

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Monopolis brûle

Laurence Olivier et Xavier Philippe-Beauchamp

Numéro 333, hiver 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97264ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Olivier, L. & Philippe-Beauchamp, X. (2022). Monopolis brûle. *Liberté*, (333), 7-8.

Tous droits réservés © Laurence Olivier, Xavier Philippe-Beauchamp, 2022

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Monopolis brûle

*Deux
Canadien·nes
français·es
s'évertuent
à détourner
les pouvoirs,
à délégitimer
toutes les prises
de parole – la leur
en premier.*

Sur la terrasse d'une boîte de nuit de l'Okanagan, des jeunes, maquillé·es et costumé·es pour fêter, se déchainent dans la chaleur caniculaire. Le soleil reste suspendu dans le ciel malgré l'heure avancée. Il est voilé par la fumée des feux de forêt, épaisse et suffocante jusqu'au cœur de la ville. L'air pollué donne l'impression que l'astre brûle d'un rouge sur-réel – une vision de fin du monde. Plutôt que des confettis ou des paillettes, il pleut des cendres sur les tables, dans les verres, sur les peaux collantes de sueur, sur les visages qui se rapprochent.

D'aucun·es ont eu l'audace de prédire qu'après des mois de pandémie, la nouvelle décennie serait à l'image des années folles du siècle dernier. Iels espèrent une grande célébration, une exaltation, une libération. Si l'oracle a eu l'air de s'avérer le temps d'une victoire des Glorieux le soir de la Saint-Jean, force est de constater que la fête n'aura pas fait long feu. Aux optimistes, rappelons que les années 1920 ont non seulement été folles et dorées, comme on les qualifie en France et en Angleterre, mais aussi rugissantes, telles qu'on les dit en Amérique. Quand les empires géopolitiques s'écroulent après la Grande Guerre, les conglomérats et monopoles financiers étendent leur emprise sur le monde. Dans cet interrègne, à Montréal, le Red Light prend son essor la même année qu'une branche du Ku Klux Klan s'enracine dans la métropole canadienne-française : les monstres naissent dans le clair-obscur.

Puisque rien ne décrit le présent aussi bien que le passé qui imagine le futur, c'est à travers le kaléidoscope de la grande œuvre *Starmania* que se reflète le mieux notre époque. Le célèbre opéra rock nous offre les paroles les plus consolatrices, les mots qui résonnent le mieux avec notre ère. Ses airs pop synthé sont en phase avec la nostalgie de ce que notre génération n'a pourtant jamais connu et ne connaîtra jamais. Produit pour la première fois en 1979, cet opus constitue un pivot entre l'optimisme péquiste des années 1970 et la chape de plomb des années 1980 : dans les couloirs des universités et sur les rues animées des centres-villes, le tailleur en polyester succède au macramé des hippies, les communes font place aux gratte-ciel, le collectif est délaissé pour le chacun-pour-soi. Le livret de *Starmania* est visionnaire dans son désespoir : rêvant d'une autre carrière, le businessman Zéro Janvier dépeint les artistes comme des anarchistes vivant comme des millionnaires ; sur les ondes de Télé Capitale, on mélange divertissement et information dans des *télévangiles* où sont exposées des stars jetables ; dans les souterrains de Monopolis, la jeunesse queer qui fréquente l'Underground Café rejoint vite le groupe terroriste des Étoiles noires.

Ici comme à Monopolis, la désolation rattrape les villes riches qui se croyaient à l'abri. Nous fêtons dans un décor apocalyptique, sachant que le monde nous a été dérobé : « de New York à Tokyo, tout est partout pareil ». On nous

avait promis un *hot vax summer* pour 2021, mais personne ne nous avait prévenu·es que cette chaleur embraserait davantage les forêts centenaires que nos corps trop longtemps confinés. Nous savons que « si on vit pas maintenant, demain il sera trop tard ». Les menaces qui planent rendent l'urgence plus vive : « nous tout c'qu'on veut, c'est être heureux / [...] avant d'être vieux ». L'avenir ne nous réserve rien de bon. Si les années folles se closent sur la Grande Dépression, pour nous, aucun rêve n'est permis. C'est le *last call* avant que les lumières ne se rallument, avant que tout ne disparaisse sous les cendres. L'ivresse se fait désespérance : « autour de nous il tombe des bombes / plus besoin de creuser nos tombes / on est tous des morts en vacances / mais on s'en fout ce soir on danse ». Il nous semble même étonnant de ne pas croiser de ces fêtards, magnifiques dans leur frénésie, qui frapperaient au hasard : « qu'est-ce qu'on va faire ce soir / on va peut-être tout casser / [...] ne rentrez pas trop tard / [...] préparez-vous pour la bagarre », voudrions-nous crier en chœur avec Sadia et Johnny Rockfort qui, à coups de lame de rasoir, prennent leur revanche sur la vie. Les accords plaqués sur le synthétiseur ne suffisent pas à égayer l'atmosphère ; le *no future* des milléniaux est plus éperdu que celui des punks des années 1980.

Pendant ce temps, le patronat scande depuis un an que les aides financières accordées par le gouvernement nuisent à la reprise économique. Il se trouve toujours un Vincent Guzzo ou un Zéro Janvier pour rappeler que les pauvres ne veulent pas travailler. On croirait presque entendre l'abbé Gauthier qui voit « le mal envahi[r] Montréal tout entier » au seuil du Red Light en 1919. Mais nous nous demandons, cette fois-ci, en vertu de quelle promesse d'avenir certain·es recommandent à notre génération autant de discipline et de retenue ? Ce n'est certainement pas pour gagner

notre ciel, nous qui héritons du pire *deal* générationnel depuis au moins un siècle : « j'veux pas travailler / juste pour travailler / pour gagner ma vie / comme on dit ».

*On nous avait promis
un hot vax summer
pour 2021, mais
personne ne nous avait
prévenu·es que cette
chaleur embraserait
davantage les forêts
centenaires que nos
corps trop longtemps
confinés.*

Dans les sous-sols de Monopolis, la serveuse automate rêve de « s'en aller / cultiver ses tomates / au soleil », comme autant de télétravailleuse·s qui ont quitté la ville dans l'espoir de respirer un air moins vicié – mais qui ont trouvé des nuages d'aérosols issus d'incendies ravageurs et de glyphosate pulvérisé. La pandémie a accéléré les démissions et les changements de carrière. Tout à coup forcée·s par la crise à reconsidérer la valeur d'une existence vendue non seulement à petit salaire, mais au prix d'une aliénation mentale, nous sommes nombreux·es, semble-t-il, à laisser tomber nos occupations dans l'idée de nous consacrer à autre chose. Nous sentons, comme la serveuse de l'Underground Café, que « dans [notre] univers souterrain / [...] tous les jours sont pareils / [...] la vie ça sert à rien ».

Enfermés dans leur cité futuriste, les personnages de *Starmania* répètent qu'ils n'ont « pas envie d'être [des] robot[s] ». À nous, dont la vie est régie par une automatisation grandissante, le confinement aura révélé plus clairement encore combien nous ne sommes

que de simples rouages dans une mécanique monstrueuse, dévorante. Pendant que le monde croulait sous une crise sanitaire et que nous étions privé·es d'interactions humaines, de loisirs et de culture, l'impératif de la productivité économique, rendu possible grâce aux technologies virtuelles, lui, demeurait. Comme Marie-Jeanne, nous avons l'air de « néon[s] éteint[s] » : « [notre] vie ne [nous] ressemble pas ».

Dans cet opéra rock, *Starmania* est le spectacle de variétés éponyme diffusé sur les mêmes ondes que les *télévangiles* censés communiquer les informations. La culture à Monopolis se réduit à un star-système fabriqué de toutes pièces, auquel même l'underground fait de révolte et de vinyle participe. À preuve, c'est Ziggy, un client queer dont s'est éprise Marie-Jeanne, qui fait tourner les disques lors de la fête d'inauguration donnée par le nouvellement élu président de l'Occident au sommet de son complexe immobilier : le Naziland.

Avant de se lancer en politique, Zéro Janvier était un homme d'affaires milliardaire qui connaissait tous les privilèges. Pourtant, il rêvait d'une autre vie, promise par une communion avec l'art. En effet, il « aurai[t] voulu être un artiste » pour « pouvoir inventer [sa] vie », « pour tous les jours changer de peau ». Même dans ses jets privés et ses gratte-ciel, le monde semble trop étroit pour Zéro Janvier – qui ne souhaite pas le conquérir, mais seulement « pouvoir dire pourquoi [il] existe ». Plamondon réussit à donner une âme – creuse mais capable de rêver – à pareil personnage. Comme pour les hommes d'affaires contemporains, rien ne limite son désir de grandeur : ni les autres dont la vie se cantonne aux souterrains (« il n'y aura plus d'étrangers / on sera tous des étrangers »), ni même les frontières de notre planète (« quand on ne saura plus où trouver le soleil / alors on partira pour Mars ou Jupiter »). Zéro Janvier a le mérite de savoir nommer son désir : imaginer sa vie pour donner un sens à l'existence.

Le seul être de Monopolis qui ne déteste pas son existence est Sadia. Ce personnage à l'apparence féminine refuse l'étiquette de « madame » et se décrit plutôt comme « un travesti »,

« de [n]os corps », « de [n]os âmes », « de [n]os rêves », « de [n]os drames ». Sadia habite son corps avec une exaltation dont le secret semble résider dans la colère qu'il seul·e se permet de vivre au grand jour. Iel incarne « [n]os désirs secrets / [...] [n]os haines étouffées », car iel est « la violence personnifiée ». En effet, c'est Sadia qui chante le célèbre hymne sur lequel nous nous déhanchons avec ferveur au milieu des attaques terroristes qui visent à démanteler l'empire de Zéro Janvier : *Ce soir on danse à Naziland*.

Au finale, nous entonnons de concert avec les personnages de *Starmania* qui espèrent une réponse : « qui nous dira / ce qu'on fait là / dans ce monde / qui ne nous ressemble pas ». Leur aliénation ne nous est pas étrangère. Les feux, les pandémies, les inégalités, c'est notre lot – mais c'est aussi notre œuvre.

La sphère rougeoyante descend au-dessus de la ville et peine à percer la fumée, de plus en plus épaisse. Au bout de la rue apparaît la silhouette d'un *party bike* – ces bars roulants où on prend place sur des selles de vélo. À mesure que le bolide approche, on y distingue des femmes, toutes de tulle blanc vêtues. Pour nous dont l'existence se résumera à être emprisonné·es dans une fournaise apocalyptique, il est aisé d'entendre l'ode funèbre de cet enterrement de vie de jeune fille : « pour mes noces transsidérales / la Voie lactée sera mon voile nuptial / ma robe de mariée une aurore boréale ». L'apparition fantomatique se fait avaler par l'air épais, ne laissant de son passage que des ornières dans les cendres. Au-dessus des rires étouffés, un dernier écho retentit : « vous qui m'avez volé ma vie, venez vous arracher ma mort / [...] laissez-moi mourir [...] ».

Chansons citées : *Monopolis*, *Quand on arrive en ville*, *Ce soir on danse à Naziland*, *La plainte de la serveuse automate*, *S.O.S. d'un terrien en détresse*, *Le blues du businessman*, *Travesti*, *Petite musique terrienne*, *Le rêve de Stella Spotlight*, *Les adieux d'un sex-symbol*. 